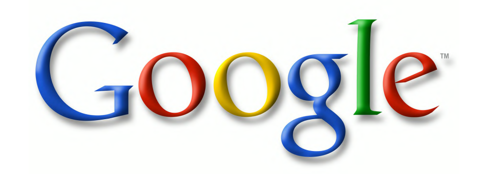


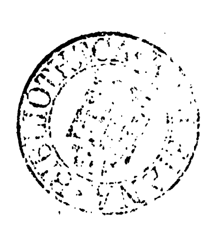


ŒUVRES

COMPLÈTES

DE BERQUIN.

TOME XVIII.




L'AMI
DES
ENFANS.
Borel, invenit.
N. Ponce, Sculp.

HISTORIETTES

ET

PETITS CONTES

à l'usage des jeunes enfans.



A PARIS

CHEZ ANT. AUG. RENOUARD.

XI. — 1803.

HISTORIETTES
ET
CONVERSATIONS

à l'usage de la première enfance.

BONJOUR, Charles.

Venez vous asseoir sur cette petite chaise, qui est à mes pieds.

Bon. Posez votre livre sur mes genoux.

Je vais prendre une grande épingle pour vous montrer vos lettres.

Nous allons bien nous amuser, je crois.

Ce livre est fait tout exprès pour réjouir les enfans.

C'est un grand plaisir de savoir lire tout seul.

Voyez comme je suis aise quand je lis.

Vous serez bien-aise, à votre tour, quand vous saurez lire.

Vous trouverez dans votre livre les plus jolies histoires.

Elles sont justement à votre portée.

Allons, il faut nous dépêcher d'apprendre.

Êtes-vous prêt ?

Commençons.

PAPA, où est Charles?

Oh! devinez.

Où donc est ce petit garçon?

Il faut le chercher.

Voyez dans tous les coins.

Ne bougez pas, Charles.

Papa ne saura pas vous trouver.

Il n'est pas ici, peut-être?

Pardonnez-moi, il est dans la chambre.

Il est donc bien caché.

Voyez, cherchez encore.

Je ne le trouverai pas.

Je le crois bien.

Le voici ! le voici !

Il étoit sous le tablier de maman.

Qui frappe ?

Charles, allez ouvrir la porte.

Ah ! c'est votre petite cousine.

Bonjour, Agathe, venez me baiser.

Vous n'avez pas déjeûné encore ?

Et bien, vous déjeûnerez avec mon fils.

Vous en souvenez-vous, Charles ?

Agathe vous donna l'autre jour la moitié de son gâteau.

Aujourd'hui, vous lui donnerez de vos cerises.

C'est un grand plaisir de donner aux autres de ce que nous avons.

Papa, prêtez-moi votre canne, je vous prie.

Pourquoi donc, mon fils?

J'en veux faire mon cheval.

Voyez-vous?

Voici mon fouet.

Allons; au galop.

Fort bien, Charles, à merveille.

Prenez garde au fauteuil.

Allez à présent.

Faites trois tours dans la chambre.

Un, deux, trois.

On ne peut pas mieux.

Il faut maintenant donner trois baisers à votre maman.

Le joli petit épagneul !

Il n'est pas plus gros que mon poing.

Que nous veut-il ?

Il s'avise, je crois, de japper.

N'ayez pas peur, Charles.

Il ne vous fera pas de mal.

Voyez. Il remue la queue.

Il vient lécher ma main.

Il veut être de nos amis.

Le chien est un animal bien caressant.

Les petits garçons qui les battent, ou qui leur jettent des pierres, sont bien méchans.

Vous ne ferez pas comme eux.

Oh! oui; je vous connois, Charles.

Je suis sûre que cela ne vous arrivera jamais.

VOILA deux hommes à cheval sur le grand chemin.

Je crois les connoître.

Eh ! oui. C'est monsieur Dumont qui va prendre l'air avec son fils.

Il doit être bien content de lui, pour le mener ainsi promener.

Voilà ce que l'on gagne à être sage.

Ils sont déjà bien loin.

On ne les voit plus.

Charles, quand vous serez grand,

Quand vous saurez bien lire,

Votre papa vous donnera des bottes ;

Il vous donnera un joli cheval blanc,

Et vous pourrez aller vous promener avec lui.

Il me tarde bien de voir l'air que vous aurez à cheval.

Il fait déjà grand jour.

Ouvrez les yeux, petit garçon.

Allons, levez-vous.

Nanette, venez habiller Charles, je vous prie.

Vous voilà déjà prêt ?

Descendons.

Le déjeûner nous attend.

Voici du lait tout frais.

Ne jetez pas de pain à terre.

Si vous en avez trop, il y a des gens qui n'en ont pas assez.

Entendez-vous ce petit pauvre, qui est à la porte de la rue?

On voit qu'il n'a pas déjeûné : il pleure.

Donnez-lui de votre pain.

Oh ! comme il mange de bon appétit !

Ses larmes ne coulent plus.

Il cherche à vous sourire.

Vous devez être bien content de l'avoir rendu si joyeux.

Maman, où est Minet?

Il vient de se cacher sous l'armoire.

Oh ! je vais l'attraper.

Que faites-vous donc?

Vous le tirez par la queue?

Prenez-y garde.

Il va sûrement vous égratigner.

Attendez qu'il vienne à vous.

Il ne vous fera pas attendre longtemps.

Je vous le disois bien.

Tenez, le voici.

Il ne demande pas mieux que de jouer, pourvu qu'on ne lui fasse pas de mal.

Caressez-le bien doucement.

Vous le frottez à rebours de son poil.

Il n'aime pas cela.

Pourquoi faire de la peine au pauvre Minet.

J'ENTENDS crier, je crois.

Il faut que ce soit ma pauvre Louise.

Comment ! c'est vous, Charles ?

Vraiment, je ne l'aurois pas imaginé.

Je le pardonne à Louise.

La pauvre petite ! elle ne sait pas encore parler.

Elle n'a que ses cris pour se faire entendre.

Mais vous qui savez déjà parler ! fi donc !

Certes, si votre papa le savoit, il seroit très-fâché contre vous.

Il s'est bien trompé sur votre compte.

Il disoit l'autre jour, que vous étiez déjà un homme.

Le joli homme, vraiment, qui se met à crier pour une bagatelle !

JULES, qu'aviez-vous à pleurer tout-à-l'heure ?

Voyez, maman, la bosse que j'ai au front.

Eh quoi ! vous pleurez pour si peu de chose ?

C'est que cela me fait bien mal.

Et comment ce mal vous est-il arrivé ?

Cette vilaine table ! J'ai voulu passer par-dessous. Elle m'a cogné la tête.

Et vous l'appelez vilaine pour cela ?

Mais oui.

Elle n'a pourtant pas bougé de sa place pour venir vous frapper?

Non, maman.

N'est-ce pas vous qui êtes allé vous heurter contre elle?

Hélas! oui.

Ainsi donc, qui de vous deux a tort?

Pour moi, je ne vois que les étourdis qui méritent d'être grondés.

Venez, Charles, venez.

J'ai de bonnes nouvelles à vous apprendre.

Voici Nanette qui revient de la foire.

Attendez un moment, vous n'avez pas besoin de courir.

Je lui ai fait signe de monter ici tout droit.

Elle a bien des choses dans son tablier.

C'est vous, Nanette? Entrez.

Voyons. Que nous apportez-vous?

Ha, ha ! un petit chariot ! des quilles ! un bilboquet !

Pour qui tous ces joujoux, je vous prie ?

C'est pour Charles, madame.

Pour moi ! Oh ! grand merci, ma chère Nanette.

Eh bien ! mon fils, vous le voyez, Nanette pense toujours à vous.

Si vous alliez jamais la maltraiter, nous ne serions plus bons amis.

Vous seriez trop méchant.

VOILA un joli papillon.

Comme il a de belles couleurs !

Tâchons de l'attraper.

Où allez-vous, joli papillon ?

Bon ! le voilà de l'autre côté de la haie.

Il est plus leste que nous.

Charles, faites-moi le plaisir de me cueillir cette rose.

Voilà mes ciseaux.

Prenez garde à ne pas vous piquer aux épines.

La rose a une mine si fraîche !

C'est dommage qu'elle ne soit pas bonne à manger.

Mais elle a une odeur bien douce.

Sa couleur fait plaisir aux yeux.

La rose est bien comme elle est.

Il fait bien froid aujourd'hui.

L'eau de ma cuvette est gelée.

La neige a couvert tout le jardin d'un tapis blanc.

De quoi est faite la neige ?

Charles, voulez-vous le savoir ?

Rien n'est plus facile.

Allez-en ramasser dans votre main.

Bon. Venez la mettre auprès du feu.

Voyez comme elle fond.

Il n'y a plus de neige.

Il ne reste que de l'eau.

La neige est faite d'eau.

Il fait encore plus froid qu'hier.

Comment font les enfans des pauvres ?

Ils n'ont pas de feu pour se dégourdir les mains.

Ils n'ont ni bas ni souliers pour se tenir les pieds chauds.

Les pauvres petits malheureux ! que je les plains !

Tenez, Charles, c'est à vous de les secourir.

Voici de petites pièces de monnoie, que je mets dans votre bourse.

Lorsque vous verrez un de ces pauvres petits enfans, vous lui en donnerez.

Il ira tout de suite les porter à sa mère pour avoir du pain.

Et ils diront tous les deux : Je vous remercie, Charles, vous avez un bon cœur.

VENEZ, Charles.

Je veux vous apprendre le nom des différens cris des animaux.

Je vais essayer en même temps de les contrefaire.

Le chien aboie.

Le cochon grogne.

Le cheval hennit.

Le taureau beugle.

L'âne brait.

Le chat miaule.

L'agneau bêle.

Le lion rugit.

Le loup hurle.

Le renard glapit.

Le moineau pépie.

Le corbeau croasse.

La tourterelle gémit.

Le pigeon roucoule.

Le rossignol ramage.

Le coq chante.

La poule glousse.

La pie babille.

Le serpent siffle.

L'homme parle.

Charles, combien avez-vous de mains ?

Une, deux. Vous avez deux mains.

Combien avez-vous de doigts à chaque main ?

Comptons.

Un, deux, trois, quatre, cinq.

Vous avez cinq doigts à cette main.

Voyons l'autre.

Un, deux, trois, quatre, cinq.

Vous avez aussi cinq doigts à cette main.

Ce doigt, qui est plus gros que les autres, se nomme le pouce.

Au bout de chaque doigt de la main, vous avez un ongle.

L'une de vos deux mains, que voici, se nomme la main droite.

Et l'autre se nomme la main gauche.

Au-dessus de chaque main, vous avez un bras.

Au-dessus de chaque bras, vous avez une épaule, qui se joint à votre corps.

Voici le bras droit.

Voilà le bras gauche.

Charles, combien avez-vous de pieds?

Un, deux. Vous avez deux pieds.

Combien avez-vous de doigts à chaque pied?

Comptons.

Un, deux, trois, quatre, cinq.

Vous avez cinq doigts à ce pied.

Voyons l'autre.

Un, deux, trois, quatre, cinq.

Vous avez aussi cinq doigts à ce pied.

Ce doigt qui est plus gros que les autres, se nomme l'orteil.

Au bout de chaque doigt du pied vous avez un ongle.

L'un de vos deux pieds que voici, se nomme le pied droit.

Et l'autre se nomme le pied gauche.

Au-dessus de chaque pied vous avez une jambe.

Au-dessus de chaque jambe vous avez une cuisse, qui se joint à votre corps.

Voici la jambe droite.

Voilà la jambe gauche.

Combien un cheval a-t-il de jambes ?

Une, deux, trois, quatre.

Un cheval a quatre jambes.

Un bœuf a quatre jambes.

Un chien a quatre jambes.

Et le chat aussi.

Combien de jambes ont les poules?

Une, deux.

Les poules n'ont que deux jambes.

Les pigeons, les moineaux, les serins, tous les oiseaux n'ont que deux jambes.

Mais les oiseaux ont des ailes, et ils volent bien haut dans l'air.

Pourquoi Charles n'a-t-il pas des ailes ?

C'est que Charles n'est pas un oiseau.

Charles a des mains.

Les oiseaux n'ont pas de mains.

Ils ont des pattes pour se percher sur les branches des arbres.

Ils ont des ongles au bout des pattes pour fouiller dans la terre, et chercher de quoi se nourrir.

Les oiseaux n'ont pas de dents.

Comment font-ils donc pour manger ?

N'en soyez pas en peine.

Les oiseaux ont un bec.

Voici la cage où est mon serin.

Voyez comme il prend des grains de millet dans sa mangeoire avec le bout de son bec.



Le petit gourmand ! il est bien adroit à les croquer.

Combien de jambes ont les poissons ?

Les poissons n'ont point de jambes.

Comment font-ils donc pour marcher ?

Ils ne marchent pas.

Ils nagent dans l'eau, comme les oiseaux volent dans l'air.

Voyez ces deux poissons rouges, que je tiens sur ma cheminée dans un vase plein d'eau.

Ils montent et ils descendent comme il leur plaît.

Ils se servent de leurs nageoires, comme les oiseaux de leurs ailes.

Il y a des poissons qui ne sont pas plus gros que votre petit doigt.

Il y en a d'aussi grands que cette maison.

Vous seriez bientôt mort, si je vous mettois dans l'eau.

Le poisson seroit bientôt mort, si je l'ôtois de l'eau.

CHARLES, venez dans le jardin.

Regardez à vos pieds.

Voyez-vous quelque chose qui remue la terre?

Ne faites pas de bruit.

Je vais prendre mon couteau pour fouiller.

Ah ! c'est un ver de terre.

Comme il se tortille !

Il n'a pas de jambes, ce pauvre animal.

Il n'a point d'ailes.

Il n'a point de nageoires.

Il ne marche pas.

Il ne vole pas.

Il ne nage pas.

Que fait-il donc ?

Il se traîne, il rampe.

Il vit dans la terre comme les

oiseaux dans l'air, et les poissons dans l'eau.

Le limaçon rampe aussi.

Comme il alonge ses cornes !

Touchez-en une du bout du doigt.

Il la retire bien vîte.

Touchez sa tête, mais doucement.

Bon ! le voilà qui rentre dans sa coquille.

Il ne sait que ramper, mais il emporte avec lui sa maison.

Il n'a qu'à se coller contre la terre, ou contre la muraille.

Il est à l'abri de tous côtés.

L'huitre ne sait pas même ramper.

Elle reste toute sa vie attachée au rocher où elle est née.

Elle n'a pas besoin de bouger.

La mer lui apporte sa nourriture.

Elle se défend contre les oiseaux, en fermant ses coquilles.

Elle les ferme quand il lui plaît,

Comme on ferme la porte de sa chambre.

Charles, rentrons au logis.

Il va bientôt pleuvoir.

La pluie nous vient des nuages.

Les nuages sont bien épais.

Comme le vent les fait courir !

Ils vont nous cacher le soleil.

Il reste encore un peu de ciel bleu.

Il n'en reste plus du tout.

Il est tout couvert de nuages.

Il fait presque noir comme dans la nuit.

Il pleuvra bientôt.

La pluie commence.

Comme les gouttes sont larges !

Les canards sont bien joyeux.

Mais les oiseaux sont tristes.

Ils vont se cacher sous les arbres.

La pluie a cessé.

Ce n'étoit qu'une ondée.

Les fleurs ont repris leur couleur.

Le soleil brille d'un nouvel éclat.

Les oiseaux voltigent en[illegible] dans l'air.

Ils recommencent à chanter.

Cette pluie a fait du bien à tout le monde.

Elle a rafraîchi la terre.

Et vous, Charles, ne vous sentez-vous pas plus joyeux ?

Les arbres ont des racines qui s'étendent bien loin sous la terre.

Les racines sont comme les jambes et les pieds de l'arbre.

Elles lui servent à se tenir debout.

L'arbre a un tronc ; c'est son corps.

Il a des branches ; ce sont ses bras.

Il a des rameaux ; ce sont ses doigts.

Sur les rameaux, il vient des feuilles et des fleurs.

Voici une fleur sur un pommier.

La fleur sera-t-elle sur l'arbre aussi long-temps que la feuille?

Non, mon ami.

Elle va bientôt se flétrir,

Peut-être dès ce soir.

Mais savez-vous ce qui viendra à la place de la fleur?

C'est le fruit.

La pomme est le fruit du pommier.

Il viendra une pomme.

Si la fleur tombe ce soir, aurez-vous une pomme demain?

Oui, mais elle ne sera pas encore bonne à manger.

Elle ne sera pas d'abord plus grosse qu'un noyau de cerise.

Puis elle grossira tous les jours.

Enfin elle deviendra une grosse pomme.

Il faudra la laisser encore sur l'arbre, pour que le soleil la fasse mûrir.

Alors elle sera rouge comme vos joues.

Nous viendrons la voir de temps en temps.

Quand elle sera bien mûre, nous la mangerons.

Ce sera un grand plaisir.

Les fleurs ont-elles aussi des racines ?

Oui, vraiment.

Tenez, voici un pavot.

Il est plus haut que vous.

Je vais l'arracher.

Voyez-vous ses racines ?

Elles sont comme des brins de gros fil.

Regardez à présent la fleur.

Au milieu sont les graines.

Si l'on met une de ces graines dans la terre,

Il viendra un pavot comme celui-ci.

Charles, vous seriez fort aise d'avoir un petit jardin?

N'est-il pas vrai?

Eh bien, je vais vous donner ce petit coin de terre pour vous seul.

Voici d'abord une petite bêche pour remuer la terre.

Puis un petit râteau pour enlever les cailloux.

Enfin, un petit arrosoir pour arroser vos herbes.

Allez trouver le jardinier, et vous lui direz :

Mon ami Colas, donnez-moi, je vous prie, des graines de laitues pour mon jardin.

Il vous en donnera, car il est de vos amis.

Vous ferez de petits trous dans la terre.

Dans chacun de ces trous vous mettrez une graine.

Vous la recouvrirez de terre légèrement.

Puis vous viendrez l'arroser tous les jours.

De chaque graine il viendra une laitue.

Oh ! quel plaisir de manger de vos salades !

Quel jour est-il, Charles ?

C'est aujourd'hui dimanche.

Et demain ?

Demain sera lundi.

Et après-demain ?

Après-demain sera mardi.

Et après mardi ?

Mercredi.

Et après mercredi ?

Jeudi.

Et après jeudi ?

Vendredi.

Et après vendredi?

Samedi.

Et après samedi ?

C'est dimanche qui revient.

Combien cela fait-il de jours ?

Nous n'avons qu'à compter.

Dimanche, un.

Lundi, deux.

Mardi, trois.

Mercredi, quatre.

Jeudi, cinq.

Vendredi, six.

Samedi, sept.

Cela fait sept jours.

Sept jours font une semaine.

Quatre semaines entières, et deux ou trois jours d'une autre, font un mois.

Tenez. Voici mon almanach. Voyez.

Douze mois font une année, ou un an.

Comment s'appellent ces douze mois ?

Je vais vous dire leurs noms, et les compter en même temps.

Janvier, un.

Février, deux.

Mars, trois.

Avril, quatre.

Mai, cinq.

Juin, six.

Juillet, sept.

Août, huit.

Septembre, neuf.

Octobre, dix.

Novembre, onze.

Décembre, douze.

Je vais à présent vous faire leur histoire.

Elle est bien curieuse, jè vous assure.

Vous allez voir.

JANVIER.

Vous devez bien aimer ce mois.

Il commence par le jour des étrennes.

Il fait pourtant bien froid.

Il n'y a pas de feuilles sur les arbres.

Il tombe de la neige.

L'eau qui couloit dans les rues est gelée.

La rivière charrie des glaçons.

Voilà de petits garçons qui glissent sur la glace.

Ils ont à leurs pieds des patins.

Prenez bien garde, mes amis.

La glaoe n'est peut-être pas assez forte pour vous porter.

Elle n'auroit qu'à rompre, et vous tomberiez dans l'eau jusques par-dessus les oreilles.

Ce seroit bien pis encore, s'il n'y avoit là personne pour vous secourir.

Vous seriez noyés.

Il n'est que quatre heures, et il fait déjà nuit.

Rentrons à la maison.

Picard, donnez-nous des lumières, je vous prie, et faites bon feu.

FEVRIER.

Il fait bien froid encore.

Mais les jours sont un peu plus longs.

L'herbe commence à percer la terre.

Quel bruit font ces corbeaux !

Ils vont faire leurs nids.

Voilà un homme qui laboure son champ, pour y semer les petits grains.

Il a bien de la peine dans son travail.

Courage, mon ami.

Que Dieu vous donne une bonne récolte !

MARS.

Le vent souffle avec violence.

Allons, Charles, tenez-vous bien ferme sur vos pieds.

Il est assez fort pour vous jeter à terre.

Voyez cet arbre qu'il vient de renverser.

Voici de jeunes agneaux.

Les pauvres petits !

Ils ont bien de la peine encore à marcher.

Ils ne font que de naître.

Quelle est cette fleur ?

C'est une violette.

Cueillez-la, mon ami, c'est la première fleur de l'année.

AVRIL.

Les oiseaux chantent.

Les arbres sont presque tous fleuris.

Les fleurs naissent en foule dans les jardins.

Les jolis papillons voltigent sur les fleurs.

Le soleil n'est plus obscurci par d'épais brouillards.

Il pleut, et le soleil luit.

Voilà un arc-en-ciel.

Oh ! les belles couleurs !

Joli arc-en-ciel, reste toujours devant nos yeux.

Mais non. Le voilà qui s'efface.

Il disparoît. Il n'est plus.

L'hirondelle est revenue.

Elle vient nous annoncer que le printemps est de retour.

MAI.

Oh ! Charles, le joli mois !

Allons nous promener dans les champs.

L'aubépine est en fleur.

Marchons le long de la haie, pour respirer son parfum.

Voilà des jonquilles, des roses, du jasmin.

Nous en avons de quoi faire un joli bouquet.

Quelle douce odeur !

Ho, ho ! venez voir dans ce buisson.

Un nid d'oiseaux !

Les pauvres petits !

Ils n'ont pas encore de plumes.

Voyez, voyez, Charles, ils ouvrent leurs becs, comme si nous leur apportions à manger.

Allons-nous-en.

La mère a peur de nous.

Ses pauvres petits pourroient souffrir de la faim.

JUIN.

Levez-vous, mon cher enfant.

Il ne faut plus rester si long-temps au lit.

Comme le temps est beau !

Prenons chacun notre petit pain.

Nous pourrons déjeûner en faisant notre promenade.

Allons d'abord cueillir des fraises.

Elles sont mûres à présent.

En voilà une bien belle.

Vous auriez de la peine à la faire entrer toute entière dans votre bouche.

Voici un groseiller tout justement de votre taille.

Je vous permets de cueillir quelques grappes de groseilles.

Fort bien. Vous ne vous entendez pas mal à choisir les plus grosses.

Et des cerises, en voulez-vous, Charles ?

Cueillez-en, si vous les aimez.

Ah ! le cerisier est trop haut.

Attendez, je vais sauter pour en atteindre une branche.

Bon ! je la tiens.

Tendez la main. Tenez.

Les oiseaux les ont béquetées.

Elles n'en sont pas plus mauvaises.

Les petits friands savent bien choisir ce qu'il y a de meilleur.

Voyez-vous tous ces paysans là-bas dans la prairie?

Allons voir ce qu'ils font.

Quel est ce bruit?

C'est le faucheur qui aiguise sa faux.

Il va couper le foin.

N'avancez pas trop près.

La faux vous feroit tomber les jambes, comme elle fait tomber les tiges de ces fleurs jaunes, qui sont là parmi le foin.

Allons, jeunes filles, prenez vos fourches et vos râteaux.

Etendez le foin sur la terre, pour qu'il puisse sécher au soleil.

Quand il sera sec, il faudra le mettre en tas.

Puis nous enverrons notre grand chariot pour le chercher.

On le portera dans le grenier de l'écurie.

Le cheval de papa sera bien aise d'en trouver cet hiver à son râtelier, lorsqu'il n'y aura plus d'herbe dans la prairie.

JUILLET.

Il fait bien chaud.

Les fleurs et le gazon sont tout brûlés.

Heureusement, nous avons de bons fruits pour nous rafraîchir.

Voici des abricots, des prunes, des figues et des melons.

Les poires et les pêches vont bientôt mûrir.

Il y a long-temps qu'il n'est tombé une goutte de pluie.

Elle viendroit fort à propos maintenant.

Charles, ne manquez pas d'arroser ce soir votre jardin.

Venez faire un tour dans le parc.

Nous entendrons chanter les oiseaux.

Et nous trouverons de la fraîcheur sous l'ombrage.

AOUST.

Allons voir si le blé est bien mûr.

Oui, vraiment, il est jaune comme de l'or.

Holà, Matthieu! courez assembler vos gens.

Qu'ils viennent scier ce blé.

Charles, prenez un épi dans vos mains.

N'ayez pas peur, les barbes ne vous piqueront pas.

Voyez combien de grains chaque épi renferme.

La moisson sera bonne cette année.

Il fait bien chaud, mes amis.

Ne perdez pas courage.

Rassemblez toutes les tiges que vous venez de couper.

Faites-en des gerbes.

Le chariot les attend pour les emporter dans la grange.

Nous les ferons battre avec des fléaux.

Le grain quittera l'épi.

Nous garderons la paille pour servir de litière aux chevaux et aux vaches.

Nous enverrons ensuite moudre le blé au moulin.

Le meûnier nous le rendra en farine.

De cette farine, le boulanger fera du pain,

Et le pâtissier, des gâteaux.

Nous aurons de quoi vivre et nous régaler toute l'année.

Charles, voyez-vous cette vieille femme?

Une petite fille est avec elle.

Leurs habits sont tout déchirés.

Il faut qu'elles soient bien pauvres.

Elles cherchent à terre les épis échappés aux moissonneurs.

C'est ce qu'on appelle glaner.

Liez vous-même une petite gerbe, pour leur en faire présent.

Prenez, prenez, pauvre femme.

Voilà de quoi vous faire du pain.

Comme elle est âgée !

Elle a de la peine à marcher.

Elle doit être bien lasse, de se te-

nir pliée en deux, pour ramasser quelques poignées d'épis.

SEPTEMBRE.

Pourquoi tous ces paniers et ces grands bâtons?

C'est pour abattre les pommes des arbres.

Les pommes tombent comme de la grêle.

Elles se meurtrissent en tombant.

Ce n'est rien, on va les écraser bien davantage, en les faisant passer sous la meule.

Le suc de ces pommes va devenir du cidre.

Vous savez bien, mon enfant, cette liqueur avec laquelle vous aimez à vous rafraîchir ?

Voici un fruit qui ressemble beaucoup à la pomme.

Ce sont des coings.

Mettez-en dans votre corbeille.

Nous les porterons à Nanette.

Elle vous en fera d'excellentes confitures pour cet hiver.

OCTOBRE.

Il n'y a plus de fleurs dans le parterre.

Il n'y à plus de fruits sur les arbres du verger.

Par bonheur il y a des noix sur les noyers, et des châtaignes sur les châtaigniers.

Nous en aurons pour tout l'hiver.

Les châtaignes ne sont pas encore assez mûres.

Mais les noix sont bonnes à présent.

Vous les aimez beaucoup, Charles, n'est-ce pas?

Eh bien ! attendez; je vais jeter un bâton sur ce noyer, pour en abattre.

En voici une.

Je vais l'ouvrir avec mon couteau.

Tenez, mangez.

Nous allons garder les coquilles, pour en faire de petits bateaux.

Mais voyez sur la colline.

Où vont ces hommes et ces femmes avec leurs paniers ?

Ils vont cueillir les raisins.

C'est ce qu'on appelle vendanger.

On met en un grand tas les grappes qu'ils ont cueillies.

Puis des hommes les foulent aux pieds.

La liqueur qui en découle, c'est du vin.

On le met d'abord dans des barriques.

Ensuite on le tire en bouteilles.

Puis on le sert sur la table, pour le boire à nos repas.

NOVEMBRE.

Les feuilles tombent des arbres.

Le soleil ne paroît plus qu'à travers des brouillards.

Ne vous en affligez pas, mon enfant.

Nous retournerons dans quelques jours à la ville, pour y retrouver nos amis.

Nous lirons ensemble de jolis livres.

Nous raconterons des histoires.

Nous regarderons des estampes.

Voilà de quoi nous amuser pendant la triste saison.

DÉCEMBRE.

Le froid commence à se faire sentir.

Il tombe de la neige.

Le vent la fait voler en tourbillons.

Il fait trop vilain pour faire un tour de promenade.

Voyez-vous, Charles, quel plaisir il y a de savoir lire ?

Vous voilà au bout de votre livre.

Vous commencez à savoir lire tout seul.

Eh bien! voici un nouveau livre que je vous donne.

Les histoires y sont un peu plus longues.

Toutes ces histoires roulent sur des enfans de votre âge.

Les uns sont bons, les autres sont méchans.

Vous y verrez comme les bons se font aimer, et se rendent heureux,

Et comme les méchans se font haïr de tout le monde, et deviennent malheureux.

Je suis sûre, mon cher ami, que vous ferez comme les bons, pour être heureux comme eux.

Que dites-vous, Charles ? Vous voudriez savoir un peu d'avance comment sont les petites histoires que je vous ai promises ? Eh bien ! mon ami, je vais vous satisfaire ; en voici une pour échantillon.

Il y avoit un enfant tout petit, car s'il avoit été plus grand, j'ose croire qu'il eût été plus sage : mais il n'étoit guère plus haut que cette table. Sa maman l'envoya un jour à l'école. Le temps étoit fort beau : le soleil brilloit sans nuages ; et

les oiseaux chantoient sur les buissons. Le petit garçon auroit mieux aimé courir dans les champs que d'aller se renfermer avec ses livres. Il demanda à la jeune fille qui le conduisoit, si elle vouloit jouer avec lui : mais elle lui répondit : Mon ami, j'ai autre chose à faire que de jouer. Lorsque je vous aurai conduit à l'école, il faudra que j'aille à l'autre bout du village, chercher de la laine à filer pour ma mère; autrement elle resteroit sans travailler, et elle n'auroit pas d'argent pour acheter du pain.

Un moment après, il vit une abeille qui voltigeoit d'une fleur à l'autre. Il dit à la jeune fille : J'au-

rois bien envie d'aller jouer avec l'abeille. Mais elle lui répondit que l'abeille avoit autre chose à faire que de jouer, qu'elle étoit occupée à voler de fleur en fleur pour y ramasser de quoi faire son miel; et l'abeille s'en retourna vers sa ruche.

Alors il vint à passer un chien, dont le corps étoit couvert de grandes taches rousses. Le petit garçon auroit bien voulu jouer avec lui. Mais un chasseur qui étoit près de là, se mit à siffler; aussi-tôt le chien courut vers son maître, et le suivit dans les champs. Il ne tarda guère à faire lever une perdrix, que le chasseur tua d'un coup de fusil, pour son dîner.

Le petit garçon continua son chemin, et il vit au pied d'une haie, un petit oiseau qui sautilloit légèrement : Le voilà qui joue tout seul, dit-il, il sera peut-être bien aise que j'aille jouer avec lui. Oh! pour cela non, répondit la jeune fille, cet oiseau a bien autre chose à faire que de jouer. Il faut qu'il ramasse de tous côtés de la paille, de la laine et de la mousse, pour construire son nid. En effet, au même instant, l'oiseau s'envola, tenant à son bec un grand brin de paille qu'il venoit de trouver; et il alla se percher sur un grand arbre, où il avoit commencé à bâtir son nid dans le feuillage.

Enfin le petit garçon rencontra

un cheval au bord d'une prairie. Il voulut aller jouer avec lui; mais il vint un laboureur qui emmena le cheval, en disant au petit garçon : Mon cheval a bien autre chose à faire que de jouer avec vous, mon enfant. Il faut qu'il vienne m'aider à labourer mes terres, autrement le blé ne pourroit pas y venir, et nous n'aurions pas de pain.

Alors le petit garçon se mit à réfléchir; et il se dit bientôt à lui-même : Tout ce que je viens de voir a autre chose à faire que de jouer : il faut bien que j'aie aussi à faire quelque chose de mieux. Je vais aller tout droit à l'école, et apprendre mes leçons. Il alla tout droit à l'é-

cole, apprit ses leçons à merveille, et reçut les louanges de son maître. Ce n'est pas tout: son papa, qui en fut instruit, lui donna le lendemain un grand cheval de bois, pour le récompenser d'avoir eu tant d'application. Je vous demande à présent si le petit garçon fut bien aise de n'avoir pas perdu son temps à jouer.

Laurette Dorsimon étoit une petite fille bien étourdie. Il ne se passoit pas un seul jour sans qu'elle ne se fît du mal à elle-même, ou qu'elle n'en causât à d'autres personnes. Sa maman lui avoit expressément défendu de manier des cou-

teaux et de toucher au feu ou aux bougies allumées. Mais lorsqu'elle étoit hors de la présence de sa maman, elle ne pensoit plus à ses conseils ni à ses ordres.

On l'avoit un jour laissée seule, pour quelques minutes, avec sa petite sœur Sophie. Au lieu de prendre soin de l'enfant, qui étoit plus jeune qu'elle de quelques années, elle lui laissa prendre un couteau qu'on avoit oublié sur la table. La pauvre petite Sophie, ne sachant pas encore que les couteaux peuvent faire un grand mal, le prit dans ses petites mains, et se coupa quatre doigts jusqu'aux os : ce qui lui fit souffrir les plus vives douleurs, et la ren-

dit estropiée d'une main pour le reste de sa vie.

Le lendemain, Laurette voulant ramasser une aiguille qu'elle avoit laissé tomber, prit sur la table un flambeau qu'elle mit à terre. En se baissant étourdiment, elle avança sa tête si près de la bougie, que le feu prit tout d'un coup à son bonnet. Comme le bonnet étoit attaché avec des épingles, il ne fut pas possible de l'enlever. La flamme eut bientôt brûlé toute sa coëffe et tous ses cheveux. Sa tête entière fut couverte de grosses ampoules. Elle en eut même sur les deux joues. Il s'écoula bien du temps avant qu'elle pût en guérir; et tant qu'elle vécut,

il lui resta sur le visage deux grandes cicatrices, pour apprendre à tous les enfans qui la regardoient, combien ils peuvent se rendre malheureux par une étourderie d'un seul moment.

George de Valcourt fut encore plus malheureux que la petite fille dont on vient de lire l'histoire. Il étoit l'unique fils d'un père et d'une mère qui l'aimoient tendrement, et qui veilloient continuellement sur lui, pour le préserver de tout accident funeste. Il auroit été à souhaiter qu'il eût pris autant de soin de lui-même. Mais il étoit si turbulent, que malgré la vigilance de ceux qui

l'environnoient, il lui arrivoit tous les jours quelque aventure fâcheuse.

Une fois, en marchant à reculons dans un corridor, il rencontra l'escalier auquel il ne pensoit pas. Il roula le long des degrés jusqu'en bas, sans pouvoir se retenir, et se fit vingt écorchures au front.

Une autre fois, il s'étoit suspendu au dossier d'un fauteuil, sur lequel sa maman étoit assise. Sa maman s'étant levée tout-à-coup, le poids du corps de George entraîna le fauteuil, qui se renversa si rudement sur lui, qu'il tomba en arrière, et se fit un grand trou à la tête, pour lequel il fallut le saigner trois fois dans la même journée.

Tout cela cependant n'est rien encore, en comparaison du malheur affrèux qui termina sa vie.

Il jouoit avec une petite demoiselle, à qui croiseroit le premier deux épingles, en les poussant du bout du doigt l'une contre l'autre, sur la table. N'ayant point de pelotte, comme la petite demoiselle, pour y piquer les épingles qu'il gagnoit, il s'avisa de les mèttre dans sa bouche. Dans le même instant, un gros chien qu'il avoit accoutumé à jouer avec lui, entra dans la chambre sans être apperçu, et vint lui poser par derrière, ses deux pattes sur les épaules. George, qui ne s'y attendoit pas, fut tellement saisi

de frayeur, que les épingles qu'il avoit dans la bouche lui tombèrent dans le gosier, où elles se mirent en travers. Plus il faisoit d'efforts pour les vomir, et plus elles s'enfonçoient profondément. Le chirurgien qu'on envoya chercher, eut beau faire jouer ses instrumens, il ne lui fut jamais possible de retirer les épingles. George, après avoir souffert les plus cruelles douleurs, mourut au bout de six jours, en laissant un père et une mère qu'il aimoit, dans la désolation d'avoir perdu l'unique objet de leur tendresse.

Madame DE MARTEL, HENRIETTE sa fille.

HENRIETTE.

MAMAN, dis-moi, je te prie, qui vaut le mieux d'Amélie Saint-Phal ou de moi?

mad. DE MARTEL.

En vérité, ma fille, je n'en sais rien. Je ne connois pas Amélie autant que je te connois. Ainsi je ne suis pas en état de juger laquelle vaut le mieux.

HENRIETTE.

Amélie vient ici cependant, et tu sais combien de fois il lui arrive d'être tracassière.

mad. DE MARTEL.

On diroit, à t'entendre, que tu ne l'es jamais.

HENRIETTE.

Est-ce que je ne fus pas beaucoup plus sage qu'elle hier au soir !

mad. DE MARTEL.

Il est vrai. Mais avant-hier, lorsque je te menai chez les demoiselles Dormenil, quelle fut ta conduite ? Si tu t'en souviens, il me semble que tu devrois en être encore bien honteuse.

HENRIETTE.

Cependant, maman, je ne puis m'empêcher de croire que je vaux mieux que mes amies.

mad. DE MARTEL.

Fi donc, Henriette. Tu ne devrois jamais parler ainsi. Rien n'est si offensant pour les autres, que de se louer soi-même. Si tu es bonne, les autres le verront, et tu dois leur laisser le soin de le dire. Je crains bien cependant que si l'on savoit combien tu es mutine, hautaine et jalouse, on ne s'empresseroit pas beaucoup de te louer sur tes bonnes qualités. Comme tu te connois mieux que personne, je suis sûre que si tu veux y réfléchir un moment, tu ne peux pas te croire une fort bonne fille. Ne sais-tu pas que tu pleures et que tu trépignes des pieds, soit parce qu'on ne sert pas le dîner au

moment précis où tu le voudrois, soit parce qu'il fait mauvais temps, lorsque tu aurois la fantaisie d'aller à la promenade? Il t'arrive aussi fort souvent de ne pas faire ce que l'on t'ordonne, de parler aux domestiques d'une voix impérieuse, et de nous répondre d'une manière malhonnête. Rappelle-toi toutes ces choses, et je pense que tu n'auras plus de sujet d'être si fière de ton mérite.

HENRIETTE.

Quand est-ce donc, maman, que je pourrai dire que je suis une bonne fille?

mad. DE MARTEL.

Je t'ai déjà dit que l'on ne doit

pas se donner des louanges à soi-même. Mais si tu desires que les autres pensent avantageusement de toi, tu dois renoncer à tout ce qui est mal, et ne faire jamais que ce qui est bien. C'est alors que tu verras sur le visage et dans l'empressement de tous ceux qui t'environnent, combien ils sont satisfaits de ta conduite, ce qui vaut mieux que des louanges qui ne servent qu'à flatter la vanité.

M. Duprat avoit un fils dont le nom étoit Gilles. Cet enfant avoit un défaut assez triste, quoiqu'il fît rire tout le monde à ses dépens. On

le voyoit pleurer pour la moindre bagatelle.

S'il trouvoit sa leçon tant soit peu difficile, il disoit qu'il ne pourroit jamais en venir à bout; et il laissoit tomber son livre pour répandre un ruisseau de larmes.

Lui manquoit-il quelqu'un de ses joujoux, au lieu de le chercher, il ne faisoit que pleurer de l'avoir perdu.

Au moindre coup que lui donnoit en jouant l'un de ses petits camarades, il poussoit des cris si aigus, que tous ceux qui l'entendoient l'auroient cru estropié pour la vie.

Son père lui dit un jour : Je suis honteux d'avoir un fils dont tout le monde ne fait que se moquer. Quel est l'enfant de trois ans, que l'on entend crier comme toi ? Je suis sûr que le petit marmot, qui est là, couché sur le sein de sa nourrice, n'est pas à beaucoup près si pleureur. Gilles, si tu continues ainsi, tu ne seras jamais qu'un sot. Ecoute-moi.

Si tu jettes ton livre à terre pour un mot difficile qui t'arrête, comment viendras-tu à bout de le lire ?

Dans le temps que tu perds à pleurer sur tes joujoux, ne pourrois-tu pas les trouver ? Que gagnes-tu

donc à te désoler de leur perte ? Penses-tu qu'ils viendront te chercher d'eux-mêmes ?

Si tu te mets à crier pour un coup léger que tu auras reçu, quel est l'enfant qui voudra jouer avec toi ? Tu aurois beau devenir plus grand que moi de toute la tête, tu ne seras jamais un homme.

Gilles fut tellement frappé de ce discours de son père, qu'il travailla, dès ce jour même, à se corriger de son défaut. Il ne tarda pas à s'appercevoir combien il y gagnoit. Ses leçons n'eurent bientôt plus de difficultés dont il eût peur : ses joujoux ne se perdirent plus : et ses amis le regardèrent comme leur

meilleur camarade dans toutes leurs parties de plaisir.

La petite Sophie avoit un chat gris, nommé Zizi, qu'elle aimoit beaucoup. C'est fort bien fait sans doute d'aimer son chat; mais l'amitié de Sophie pour Zizi étoit si folle, qu'elle ne pensoit qu'à lui seul, et qu'elle employoit la plus grande partie de son temps à le caresser et à le faire jouer avec elle. Le matin, dès qu'elle étoit sortie du lit, à peine donnoit-elle à sa bonne le temps de l'habiller, tant elle étoit pressée de courir à Zizi, pour l'exercer à se tenir sur ses pattes de derrière, et à faire des culebutes. Elle avoit tous

les jours une leçon à apprendre. Eh bien, elle étoit si occupée de Zizi, qu'elle ne faisoit aucune attention à sa lecture. Aussi, lorsqu'elle alloit vers sa maman pour lui répéter sa leçon, il lui arrivoit souvent de n'en savoir pas un seul mot. C'étoit la même négligence pour ses petits ouvrages à l'aiguille. Elle cousoit tout de travers pour avoir fini plus vîte, et courir après son favori. Même dans ses heures de récréation, au lieu de s'amuser avec sa poupée, comme les autres petites demoiselles de son âge, elle prenoit le chat sous son bras, et le menoit, bon-gré mal-gré, faire un tour de jardin.

On sent bien que si la petite fille négligeoit ses devoirs pour jouer avec Zizi, Zizi, en jouant avec elle, négligeoit aussi les siens, et laissoit l'armée souriquoise dévaster impunément la maison. La mère de Sophie voyoit les souris danser sous la table, et sa fille se jeter dans l'ignorance. Elle crut devoir prendre enfin son parti. Malgré les pleurs de Sophie, Zizi fut envoyé à l'extrémité de la ville, dans une maison où l'on savoit l'usage que l'on doit faire des animaux. De cette manière, tout rentra dans l'ordre. Zizi, n'étant plus distrait de ses fonctions, délivra sa nouvelle demeure des rats qui la ravageoient :

et Sophie, après avoir essuyé ses larmes, apprit très-exactement ses leçons, se rendit fort habile dans la couture, et pendant toutes ses heures de loisir, donna tant de soins à sa poupée, que celle-ci fut bientôt déclarée, tout d'une voix, la reine des poupées de tout le voisinage.

M. DE VALCÉ, CHARLES son fils.

M. DE VALCÉ.

Qu'est-ce donc, Charles? D'où te vient cet air de tristesse?

CHARLES.

C'est qu'un petit garçon, qui passoit devant la porte, a battu le pauvre Castor et l'a fait crier. Je suis

sûr qu'il lui a fait beaucoup de mal. Je ne veux pas qu'on fasse mal à mon chien; et toi, mon papa?

M. DE VALCÉ.

Ni moi non plus, vraiment. Il faut que ce soit un bien mauvais enfant. J'aurois envie de courir après lui et de le punir, car il l'a bien mérité. J'imagine qu'il n'aimeroit pas à être battu : mais le chien l'aime-t-il plus que lui? Tous ceux qui battent sans sujet de pauvres animaux, mériteroient d'être battus eux-mêmes, comme le fut le petit Joseph Marcenis.

CHARLES.

Dis-moi, je te prie, mon papa, comment cela lui arriva-t-il?

M. DE VALCÉ.

Ce petit garçon étoit fort méchant. Il se plaisoit à tourmenter tous les animaux qu'il trouvoit sur son chemin. Un jour il attacha un chien à un petit chariot qu'il chargea de grosses pierres. Il appeloit le chien son cheval, et il le fouettoit rudement, parce qu'il ne pouvoit pas traîner le chariot. Pendant ce temps son père entra dans le jardin. Il vit la méchanceté de son fils, et il en fut indigné. Il le mena dans la cour, l'attacha au timon de sa voiture, et lui dit de la traîner. Comme Joseph n'en avoit pas la force, son père lui donná deux ou trois coups de fouet bien appliqués sur les jambes, en

lui demandant s'il aimoit à être traité de cette manière. Non certes, mon papa, lui répondit Joseph, en pleurant. Et comment donc, reprit son père, as-tu pensé que le chien l'aimeroit plus que toi? Souviens-toi bien que tu ne dois faire mal à aucune créature vivante, si tu ne veux pas qu'on t'en fasse à toi-même. Je te battrai toujours lorsque tu battras.

Quelque temps après, Joseph attrapa un petit oiseau, et se mit à le plumer tout vivant. Son père l'apperçut, courut à lui; et le saisissant par le collet, il lui dit: Je t'avois averti, Joseph, que je te punirois si tu étois méchant, et je vais le

faire. Tu as arraché des plumes à cet oiseau. Si tu avois des plumes, je t'en arracherois, et tu sentirois ainsi quel mal tu as fait au pauvre animal. Mais comme tu n'as pas de plumes, tes cheveux feront mon affaire. Il lui arracha aussi-tôt une petite poignée de cheveux : ce qui fit pousser à Joseph des cris de douleur. Ne l'avoit-il pas mérité?

CHARLES.

J'en conviens, mon papa. Mais est-ce que tu voudrois me traiter de la même manière, si je faisois comme Joseph?

M. DE VALCÉ.

Oui, sans doute, mon fils. Mais je ne crains pas que tu me forces ja-

mais de te faire subir ce châtiment.

CHARLES.

Je suis bien aise, mon papa, que tu aies de moi cette pensée. Non, non, je ne veux jamais être méchant.

Le petit Antonin etoit si malade, que tout le monde étoit persuadé qu'il alloit mourir. Sa maman prit bien soin de lui, et le veilloit nuit et jour. Les plus grandes fatigues lui paroissoient douces, dans l'espérance de sauver son cher fils. Elle oublioit de manger et de dormir pour le tenir dans ses bras. Enfin, à force de soins et de remèdes, elle

vint à bout de le guérir. Son cœur se flatta que son fils la récompenseroit, par son amour, de toutes les peines qu'il lui avoit fait prendre. Hélas ! elle y fut bien trompée. Cet enfant, qui avoit été un peu gâté par les complaisances que l'on avoit eues pour lui pendant sa maladie, devint volontaire, opiniâtre et paresseux. Dès qu'il se voyoit contrarié dans la moindre fantaisie, il ne faisoit que crier et grincer les dents. Il n'y avoit ni raisons ni menaces qui pussent le faire tenir en repos.

Lorsque sa maman voulut lui apprendre à lire, il ne regardoit pas même son livre; et au bout d'un mois, il n'auroit pas su vous nom-

mer une lettre de son alphabet.

Outre cela, il étoit devenu fort délicat sur sa nourriture. Il n'y avoit que certains morceaux qui pussent lui plaire; et dès qu'il les avoit sur son assiette, il les prenoit à pleines mains et les dévoroit goulument.

Sa maman fut désolée de lui voir ces défauts. Elle se disoit à elle-même : Je suis bien malheureuse. Je me suis excédée de fatigues pendant la maladie de ce petit garçon. J'ai été sur le point de me rendre malade moi-même pour le guérir; et voilà comme il me récompense de mes peines. Je crains bien de n'avoir jamais ni paix, ni consolation avec

lui. Allons, je le vois, il faut le traiter d'une autre manière.

Elle le fit venir aussi-tôt, et lui dit, d'une voix ferme, que s'il ne vouloit pas changer de conduite, elle étoit décidée à l'envoyer tout de suite dans une pension où il seroit traité avec rigueur, et qu'elle n'iroit le voir que lorsqu'il seroit entièrement corrigé. Le petit garçon fut frappé de cette menace. Il pensa qu'il ne seroit pas heureux s'il vivoit éloigné de sa maman, car il ne devoit pas espérer de trouver en aucun autre endroit une aussi bonne amie. Il faut dire aussi qu'il l'aimoit véritablement. Il lui promit donc de faire à l'avenir tout ce

qu'elle lui diroit, et il commença, dès ce jour même, à tenir un peu sa parole. Il l'observa mieux encore les jours suivans. Je ne connois pas aujourd'hui d'enfant qui soit plus aimable.

Mad. DURBAN, LOUISE sa fille.

mad. DURBAN.

QU'AS-TU donc à pleurer, Louise? Tu sais bien que je n'aime pas à voir pleurer les enfans? Viens ici, et dis-moi ce qui te chagrine.

LOUISE.

Tu le veux, maman? Je vais te le dire. Mon oncle vient d'envoyer deux gâteaux, l'un pour ma sœur, l'autre pour moi. Celui de ma sœur

est le plus grand ; et je ne veux pas que le mien soit plus petit que le sien.

mad. DURBAN.

Fi donc, Louise ! C'est bien vilain. N'as-tu pas de honte de pleurer pour un pareil sujet ? Si votre oncle n'avoit envoyé qu'un gâteau, tu aurois dû lui en être encore fort obligée, et te trouver très-heureuse d'en avoir un morceau. Mais puisqu'il a bien voulu en envoyer un tout entier pour toi, n'est-ce pas une folie de pleurer, parce que ce gâteau n'est pas tout-à-fait aussi grand que celui de ta sœur ?

LOUISE.

Mais pourquoi ma sœur n'a-t-elle pas le plus petit ?

mad. DURBAN.

Je te demande, à mon tour, pourquoi tu aurois le plus grand ?

LOUISE.

Parce que j'aurois voulu l'avoir.

mad. DURBAN.

Et ta sœur n'auroit-elle pas voulu l'avoir comme toi ? Je suis pourtant persuadée qu'elle n'auroit pas répandu follement des larmes, si par hasard elle avoit eu le plus petit.

LOUISE.

Mais ma sœur n'est pas si grande que moi ?

mad. DURBAN.

Je ne suis pas si grande que ta tante. Cependant lorsqu'il n'y a que deux gâteaux, tu ne la vois jamais

me donner le plus petit, parce que je ne suis pas de sa taille. Penses-tu que ton oncle fût bien content de toi, si je lui disois la manière dont tu viens de te conduire ? Les enfans d'un bon caractère sont toujours bien aises, lorsque leurs frères ou leurs sœurs ont quelque chose qui leur fait plaisir. Ils se privent même quelquefois de ce qu'ils ont pour le leur donner. Ta sœur, par exemple, te donna hier une orange toute entière, quoiqu'elle n'eût que celle-là. Et tu lui envies aujourd'hui son gâteau, parce qu'il est un peu plus grand que le tien ? Il me semble qu'à ta place, je ne serois guère contente de moi.

LOUISE.

Oui, maman, tu as raison. Je me sens bien honteuse de ma vilaine jalousie de gourmandise. Mais sois tranquille, je saurai si bien m'en corriger, que tu n'auras plus de reproches à me faire.

Le petit Laurent Duval étoit un enfant si mutin, que personne n'aimoit à se trouver avec lui. Tout le long du jour, il faisoit un vacarme à rompre la tête de ceux qui l'approchoient. Je suis même persuadée que sa tête en étoit rompue comme celle des autres, car il étoit sans cesse à crier et à pleurer, ce qui

donne à tout le monde des maux de tête violens.

Je vais vous dire quelque chose de sa conduite.

Lorsqu'il avoit besoin d'une carte, au lieu de la demander poliment, il frappoit du pied et crioit: Une carte! Une carte! Il me faut une carte. Qu'on me la donne. Je la veux tout de suite.

S'il laissoit tomber sa balle, et qu'elle roulât sous la table, au lieu de se baisser pour la ramasser, il se mettoit à crier : J'ai perdu ma balle. Cherchez-moi ma balle. Je la veux. Il en faisoit de même pour tous ses joujoux; et plus il en avoit, plus il

étoit malheureux, car il pleuroit et s'impatientoit pour chacun ; et comme son père le punissoit de ses mutineries, il falloit encore pleurer pour le châtiment : ensorte que ses yeux n'étoient jamais sans être pleins de larmes.

Un jour qu'il poussoit des cris affreux, parce que son cheval de bois s'étoit renversé, son papa lui prit tous ses joujoux, pour les porter à une petite fille qui passoit devant la porte ; et il dit à son fils qu'il n'en auroit pas, jusqu'à ce qu'il eût cessé d'être pleureur et mutin. Lorsque le petit Laurent vit que son papa donnoit effectivement ses joujoux à la petite fille, il se mit à pleu-

rer amèrement pour l'attendrir, et lui promit de se corriger et de n'être plus mutin de sa vie. Mais son papa lui répondit qu'il avoit été déjà trompé par ses fausses promesses, et qu'il étoit résolu de le punir cette fois tout de bon. Il lui conseilla de cesser de crier, et de commencer à se corriger dans cet instant même, parce qu'il n'auroit plus de joujoux jusqu'à ce qu'il eût été sage long-temps. Il ajouta que s'il lui arrivoit à dîner de se comporter aussi mal qu'il le faisoit quelquefois, il seroit mis dans un coin, et qu'il y resteroit tout seul pendant que les autres seroient à table.

Lorsque le dîner fut servi, Lau-

rent oublia ce que lui avoit dit son père ; et il commença, selon sa coutume, à pleurer et à s'impatienter, parce qu'on ne lui avoit pas servi de la soupe assez tôt. Sa maman lui dit qu'elle étoit encore trop chaude. Mais il répondit : Non, non, elle ne l'est pas trop. Je l'aime bien chaude, moi. Sa maman lui en servit dans une assiette avec des navets, et l'avertit d'attendre un peu, pour la laisser refroidir. Laurent ne fit aucune attention à ce sage conseil. Il prit avidement un navet, qu'il mit tout entier dans sa bouche. Par malheur ce navet étoit si chaud, que sa langue en fut toute brûlée. Laurent, qui ne se gênoit jamais,

voulut étourdir tout le monde de ses criailleries. Mais son père ne lui en donna pas le temps. Il le prit entre ses bras, l'emporta hors de table, et le mit en prison dans sa ruelle, avec un morceau de pain sec pour le reste de la journée. Voyez mes amis, ce qu'il en coûte d'être méchant. Laurent, dans un seul jour, se vit privé de ses joujoux, se brûla cruellement la langue, et n'eut que du pain sec à manger. Le pauvre malheureux!.... Mais non, tous ces malheurs lui furent très-utiles, car il sentit la nécessité de se corriger, il en prit la résolution, et il sut l'exécuter courageusement.

O mon cher Adrien, viens avec moi, je te prie, disoit un jour la petite Agathe à son frère. Tu sais bien que je n'aime pas à aller sans toi dans le jardin. Pourquoi ne veux-tu pas me faire ce plaisir, puisque je te le demande avec amitié?

Parce que je n'en ai aucune envie, répondit sèchement Adrien; et il se renfonça, en bâillant, dans le fauteuil où il étoit assis.

Agathe se retira dans un coin, et se mit à pleurer.

En ce même instant, leur mère entra dans la chambre. Pourquoi

donc pleures-tu, dit-elle à Agathe? As-tu fait de la peine à ton frère, pour qu'il soit enfoncé si tristement dans son fauteuil?

Oh, non, ma chère maman, répondit Agathe. Je n'ai fait aucune peine à mon frère. Je pleure parce qu'il ne veut pas venir avec moi dans le jardin, et que je n'aime pas à y aller sans lui.

Est-il possible, Adrien, reprit leur mère, que tu aies refusé ce plaisir à ta sœur? Est-ce qu'elle te l'auroit demandé d'une vilaine manière?

Non, non, maman, répondit Adrien, qui commençoit à sentir sa

faute, et qui en rougissoit. Agathe me l'a demandé d'une fort jolie manière; et c'est moi qui l'ai refusée vilainement.

En disant ces mots, il courut vers sa petite sœur, la prít par la main, et lui dit: Viens, ma chère Agathe, je suis tout prêt à faire ce que tu veux. Allons ensemble dans le jardin.

Agathe essuya ses larmes, et regardant son frère avec un joli sourire, elle lui dit: Pourvu que cela ne te fasse pas de peine au moins, mon cher Adrien.

Oh, non, non, ma petite sœur. Je serai fort aise de jouer avec toi.

Je veux te faire oublier que je t'ai rebutée.

Leur mère leur donna un baiser fort tendre à chacun, et les suivit dans le jardin, pour mettre encore plus de joie dans leurs plaisirs, en les partageant.

Un Pâtissier qui alloit sur un chemin, en portant sur sa tête une corbeille pleine de gâteaux, en laissa tomber quelques-uns, sans s'en apercevoir. Un petit garçon marchoit à quelques pas derrière lui. Il vit tomber les gâteaux, courut les ramasser, et les rendit à leur maître. Je vous remercie, mon petit ami,

lui dit celui-ci. Mais pourquoi ne les avez-vous pas mangés? Parce que cela n'auroit pas été bien, répondit le petit garçon. Ces gâteaux sont à vous; et je ne dois pas prendre ce qui ne m'appartient pas. Voilà qui est fort bien pensé, répliqua le Pâtissier. Vous avez fait votre devoir en me les rendant. Mais puisque vous avez été si honnête, je veux vous en donner deux pour votre récompense. Le petit garçon les reçut, en le remerciant; et il courut partager ce déjeûner friand avec son frère, ainsi que doit le faire tout enfant qui veut se faire aimer.

Après que ce brave petit garçon

se fût retiré, l'homme aux gâteaux, en poursuivant sa route, en laissa tomber quelques autres de sa corbeille, qui étoit de beaucoup trop pleine. Un autre enfant les vit tomber à terre, et courut les ramasser. Mais il ne fut pas si honnête que le premier, car au lieu de les rendre, comme lui, à leur maître, il se mit à les manger goulument. Tandis qu'il les goboit ainsi, le Pâtissier se retourna et le prit sur le fait de sa gourmandise. Qui vous a donné ces gâteaux, lui dit-il? Je les ai trouvés, répondit le petit glouton ; et je les ai mangés, parce que je les aime. Mais ils m'appartenoient, répliqua le Pâtissier. Vous les aviez

vu tomber de ma corbeille, et vous auriez dû me les rendre. Puisque vous vous êtes comporté comme un voleur, je vais vous corriger. A ces mots, il ôta sa corbeille de dessus sa tête, et courant de toutes ses jambes vers le petit garçon qui s'enfuyoit, il l'atteignit bientôt, et le frappa rudement de son bâton.

Les cris que poussoit ce malheureux vaurien, furent entendus de son père. Il accourut pour défendre son fils. Mais lorsqu'il eût appris la raison de son châtiment, il remercia celui qui le corrigeoit d'une si bonne manière; et après lui avoir payé les gâteaux que son fils avoit mangés, il emmena celui-ci dans sa

maison pour le punir encore plus, sévèrement de son indigne conduite.

Léonor étoit une petite fille pleine de la plus sotte vanité. Pourvu qu'elle fût bien habillée, elle pensoit qu'elle n'avoit pas besoin de savoir lire et travailler, et qu'il falloit laisser les livres et les aiguilles aux enfans des pauvres, qui avoient besoin de s'instruire pour gagner leur vie.

Il n'y avoit pas un domestique dans la maison qu'elle n'humiliât chaque jour par ses airs de mépris; et lorsqu'elle trouvoit dans la rue

des petits garçons ou des petites filles dont les vêtemens n'annonçoient pas la richesse, elle rédressoit sa tête, les regardoit par-dessus l'épaule, et s'imaginoit qu'ils n'étoient pas dignes de marcher sur le même terrein.

Elle ne traitoit pas ses compagnes avec moins de hauteur. Son cœur s'enfloit d'orgueil, en se comparant avec elles, parce qu'elle avoit de plus jolis bijoux et de plus beaux habits. La petite Emilie venoit quelquefois jouer avec elle; mais comme ses parens, quoiqu'ils fussent très-riches, la tenoient simplement vêtue, Léonor l'insultoit, et s'emportoit même jusqu'à la battre, lors-

qu'elle ne vouloit pas faire semblant d'être sa servante en jouant au ménage.

Ses parens avoient un procès duquel dépendoit toute leur fortune. Ils le perdirent, et moururent de chagrin. Léonor se trouva bien malheureuse. Elle ne pouvoit gagner sa vie de l'ouvrage de ses mains, parce qu'elle n'avoit pas appris à travailler, lorsqu'elle pouvoit le faire. Après avoir été si dédaigneuse envers ses amies, il ne falloit pas songer à leur aller demander des secours. Tout le monde la rebutoit. Elle sentit alors combien le mépris fait de mal aux pauvres gens. Enfin, elle se crut trop heureuse de

pouvoir entrer au service d'Emilie.

N'étoit-il pas bien triste pour elle, mes chers amis, de se voir réduite à être tout de bon la servante d'Emilie, elle qui l'avoit si souvent battue pour ne vouloir pas être la sienne en badinant ?

Le petit Daniel aimoit tendrement son père et sa mère, et en étoit aimé encore plus tendrement. Tous les parens desiroient que leurs enfans fussent liés d'amitié avec lui, dans l'espérance que sa société les rendroit aussi bons qu'il l'étoit lui-même.

Il y avoit un autre petit garçon, nommé Denis, qui demeuroit dans le voisinage. Celui-ci étoit un méchant, qui se plaisoit à battre les enfans qui n'étoient pas de sa force, et à se moquer des pauvres au lieu de les secourir.

Je ne vous ai pas dit encore toutes ses mauvaises qualités. Un jour, il fut rudement puni pour avoir dit un mensonge. Son père lui dit qu'il n'y avoit point de vice plus honteux, et qu'il étoit d'autant plus coupable, que les bons exemples de son voisin Daniel auroient dû le corriger.

Denis, indigné de se voir mis au-

dessous d'un enfant plus jeune et moins grand que lui, résolut de le battre la première fois qu'il le verroit. En effet, l'ayant trouvé le soir même au retour de l'école, il courut le prendre par les cheveux. Mais les camarades du petit Daniel, dont il étoit alors environné, prirent vigoureusement son parti; et Denis fut obligé de se retirer, après avoir été chargé de gourmades par toute la troupe.

Ce n'est pas tout. Les amis de Daniel allèrent, de ce pas, conter aux parens de Denis la méchanceté de leur fils. Denis fut envoyé au lit sans souper; et il auroit été puni plus sévèrement par son père, si

Daniel n'eût été demander grace pour lui.

Ce trait de bonté de Daniel fit une impression si vive sur le cœur de son ennemi, qu'il oublia sa colère. Il ne put s'empêcher de s'avouer à lui-même que cet enfant étoit en effet beaucoup meilleur que lui. Il commença, dès ce moment, à l'aimer; et tous les jours plus frappé de ses bonnes qualités, il résolut de le prendre pour modèle, et de se rendre aussi bon. Cette généreuse émulation les unit de l'amitié la plus tendre. Ils devinrent bientôt inséparables. Ils ne disputoient que de zèle à remplir leurs devoirs; et au bout de l'année on ne savoit déjà

plus lequel des deux avoit autrefois été méchant.

Le jeune Alphonse de Berval voyoit un jour de sa fenêtre deux petits garçons du peuple qui se disputoient vivement, et qui sembloient prêts à se battre.

Il fut bien étonné lorsqu'il apprit que ces deux petits garçons étoient frères, et que le sujet de leur querelle étoit une pomme, que l'un d'eux venoit de trouver à terre, et dont il ne vouloit pas donner le moindre morceau à l'autre.

Comment est-il possible, disoit-il, que deux frères se querellent pour

des gourmandises? Il faut sûrement que ce soit deux bien mauvais enfans.

Sa sœur aînée, jeune demoiselle pleine de raison, lui dit qu'elle n'en étoit pas aussi étonnée que lui. Ces deux enfans, continua-t-elle, n'ont pu recevoir d'éducation de leurs pauvres parens. On n'a pas sû leur apprendre que des enfans bien élevés doivent chercher à se faire plaisir l'un à l'autre, que lorsqu'on chérit son frère, on s'en fait chérir à son tour, et que Dieu a ordonné à tous les hommes de s'aimer.

Que je plains ces pauvres petits malheureux, s'écria Alphonse! Et combien je dois de graces à Dieu de

m'avoir donné des parens qui ne négligent rien pour mon instruction ! Me voilà résolu de suivre en tout leurs conseils ; et toutes les fois que je serai embarrassé sur ce que je dois faire, j'irai leur demander comment il faut me conduire, pour tâcher de devenir, un jour, un homme de bien.

Cécile de Longueil étoit, à l'âge de six ans, d'une figure charmante. Ses cheveux, d'un brun clair, descendoient en boucles naturelles sur ses épaules. Ses yeux brilloient d'un feu plein de douceur. Le sourire étoit toujours sur sa bouche, et ses petites joués rondelettes

avoient une fraîcheur qui invitoit à les caresser.

Cécile entendoit dire à tout le monde qu'elle étoit jolie. Son cœur en prit de l'orgueil. Elle ne pouvoit souffrir qu'on lui parlât de ses défauts. Elle eut même bientôt la folie de se croire un modèle de perfection. Tous ceux qui n'avoient pas une figure agréable, lui paroissoient indignes de l'approcher. Les charmes de l'esprit et la bonté du caractère n'étoient rien pour elle. La beauté faisoit tout. Encore n'estimoit-elle que la sienne. Jugez comme elle traitoit ceux qui avoient quelque défaut naturel dans la taille ou dans la figure. Au lieu de les

plaindre, elle les insultoit sans pitié.

Joséphine, sa sœur, moins âgée d'un an, sans être d'une figure désagréable, n'avoit aucun trait qui la fît remarquer. Mais ce qui la faisoit distinguer de tout le monde, c'étoit son humeur douce et caressante, sa modestie et sa docilité. Elle aimoit beaucoup à s'instruire; et avant que sa sœur connût une lettre, elle savoit déjà lire tout couramment.

Les deux petites filles prirent ensemble la petite vérole. Joséphine supporta son mal avec autant de douceur que de courage. Mais Cécile effrayée du danger où elle étoit

de perdre sa beauté, aigrit son sang par ses impatiences. Qu'arriva-t-il? Joséphine guérit heureusement, sans que le mal laissât de traces sur sa figure. Pour Cécile, elle fut près de mourir; et son joli visage fut entièrement défiguré. Elle avoit de grandes cicatrices sur le nez, et ses yeux restèrent bordés de rouge. On ne se souvenoit plus qu'elle eût été belle, ou ceux qui se le rappeloient, ne la regardoient qu'avec plus de dégoût. Son humeur devint triste; et comme elle ne savoit ni travailler ni lire, elle n'avoit rien qui pût la distraire de ses chagrins. Elle eut beau avancer en âge, elle n'en devint que plus paresseuse et plus

ignorante, et par conséquent plus méprisée.

Joséphine, au contraire, gagnoit tous les jours quelque chose dans l'estime des honnêtes gens, par son goût pour le travail et pour l'instruction. Sa société étoit recherchée de toutes ses compagnes. Son bon naturel les attiroit auprès d'elle, et son esprit amusant leur faisoit toujours sentir un nouveau regret de s'en éloigner.

Qu'est-ce donc que la beauté, s'il suffit d'une maladie pour la détruire ? Croyez-moi, cherchons à orner notre esprit, à cultiver notre raison, à nous former un caractère

doux et sociable. Voilà des avantages dont rien ne peut nous priver.

La petite Julie étoit d'une figure assez gentille ; mais ce qui vaut mieux encore, elle avoit un cœur excellent. Elle étoit vivement touchée des peines des malheureux, et n'avoit jamais de plus grande joie, que lorsqu'il étoit en son pouvoir de les soulager.

Elle disoit un jour à sa mère : Ma chère maman, je suis bien fâchée de voir tous les jours des gens qui souffrent de besoin. Comme je voudrois être riche pour leur donner tout ce qui leur manque ! On

doit avoir bien du
sourire ceux qui vo
rer.

Sa mère la press
son sein, et lui dit
lie, combien je me
de te voir de si
Tant que tu les
ton cœur, tu ne p
tre heureuse toi-m

Son père, qui l'
accourut vers elle
et lui dit qu'il l'a
en la voyant si b
le monde aussi l'e
tage. En même
bourse, et lui don
tites pièces de

qu'il avoit, afin qu'elle pût satisfaire son goût pour la bienfaisance.

Quelques heures après, Julie, accompagnée de sa bonne, alla chez une de ses petites amies, qui demeuroit à une certaine distance de sa maison. Vers le milieu du chemin, elles trouvèrent un vieux homme évanoui sur un banc de pierre, et qui mouroit de faim. Elles s'approchèrent aussi-tôt pour le secourir. A mesure qu'il revenoit à lui-même, la bonne, en le regardant, crut le reconnoître : en effet, il étoit de son village, et il avoit été le maître de son père. Elle fouilla dans sa poche pour y chercher de l'argent, et lui en donner. Malheureu-

sement elle l'avoit oublié à la maison : Julie lui glissa tout le sien dans la main avec un sourire. Elle demanda ensuite au vieillard quel étoit son métier, et pourquoi il étoit si pauvre. Hélas ! ma petite demoiselle, lui répondit-il, je suis un pauvre malheureux laboureur, que la grêle vient de ruiner. J'étois, il y a trois jours, à la veille de faire une bonne moisson, et aujourd'hui mon petit champ n'a plus un seul épi pour me donner du pain.

Comme il disoit ces mots, ils furent enveloppés d'une troupe nombreuse de gens qui fuyoient devant un bœuf échappé. La pauvre Julie fut renversée par la foule, et le

bœuf étoit déjà près de passer sur elle, et de l'écraser sous ses pieds. Mais le vieillard rappelant ses forces abattues, à la vue du péril que couroit sa petite bienfaitrice, se jeta au-devant de l'animal furieux, et l'écarta avec son bâton. Ainsi, l'aimable Julie eut le double plaisir d'avoir fait une bonne action, sans en attendre de récompense, et d'être cependant récompensée de cette bonne action.

Séraphine et Félix de Sainville avoient coutume d'accompagner leur père à la promenade : je veux dire, toutes les fois qu'ils l'avoient

mérité par leur bonne conduite et leur application.

Un jour qu'ils avoient fort bien rempli tous leurs devoirs, M. de Sainville les prit avec lui, pour les mener voir un joli jardin.

Lorsqu'ils y furent entrés, ils prièrent leur papa de leur permettre de jouer tous deux en pleine liberté. M. de Sainville leur en accorda la permission; et il se retira dans un pavillon avec le maître du jardin, qui étoit son ami, pour les abandonner entièrement à leurs plaisirs.

Ces deux enfans avoient été jusqu'alors si bien élevés à ne pas com-

mettre d'indiscrétion, que M. de Sainville négligea de leur renouveler, en ce moment, ses bonnes instructions sur ce point. Il fut bien puni de sa confiance.

Le printemps régnoit dans toute sa force, et le jardin étoit couvert de fleurs. Leur aspect ravissant fit naître aux enfans l'idée d'en cueillir quelques-unes des plus belles.

Séraphine en eut bientôt fait un bouquet, et s'empressa de le montrer à son frère. Celui-ci jugea que le sien n'étoit pas si beau, et le jeta pour en faire un autre.

Séraphine, craignant d'être vaincue cette fois par Félix, en voulut

faire aussi de son côté un second plus gros que le premier. Félix se trouva vaincu pour la deuxième fois, mais il se flatta de l'emporter à la troisième. Ainsi, à l'envi l'un de l'autre, ils dépouillèrent les planches de toutes leurs fleurs. Félix en avoit rempli son chapeau et l'un des pans de son habit, et Séraphine tout son tablier et tout son mouchoir.

Séraphine, en ce moment, réfléchit, pour la première fois, sur sa conduite. Elle rougit en jetant un coup-d'œil sur les planches, qui lui avoient paru si brillantes il y avoit quelques minutes, et qui avoient l'air si triste à présent.

Accablée de honte, elle ne savoit

où mettre les fleurs qu'elle avoit cueillies. Elle pria Félix de les prendre; mais celui-ci n'étoit guère moins embarrassé des siennes.

Comme ils étoient l'un et l'autre dans cette fàcheuse situation, M. de Sainville vint les rejoindre avec son ami. Il resta confondu lorsqu'il vit la dévastation du jardin, et la triste contenance de ses enfans.

Ils vouloient lui faire l'aveu de leur faute, et il ne pouvoit sortir de leur bouche une seule parole.

Enfin Séraphine rompit, en pleurant, le silence, et raconta la chose de la manière dont elle s'étoit passée.

M. de Sainville fit en leur nom

des excuses à son ami. Heureusement c'étoit un homme qui aimoit les enfans, et qui savoit leur pardonner les fautes qu'ils avoient commises, non par mauvais cœur, mais par étourderie et par légèreté.

Cependant M. de Sainville regardoit toujours Félix et Séraphine d'un air sérieux. Il ne sembloit plus les reconnoître pour ses enfans.

O mon papa, s'écrièrent-ils, en se jetant à son cou ! nous avons mérité votre colère, mais ne nous abandonnez pas, je vous prie. Vous savez bien que nous ne sommes pas en état de nous passer de vos secours. Nous voyons, mieux que jamais, combien nous avons besoin

que vous veilliez sans cesse sur nous. Nous ne desirerons plus à l'avenir d'être seuls, jusqu'à ce que nous ayons pris l'habitude de nous demander à nous-mêmes, pour chacune de nos actions, si elle est bonne, ou si elle est mauvaise, si elle peut vous déplaire, ou faire de la peine à quelqu'autre.

M. de Sainville fut si content de cette résolution, qu'il embrassa ses enfans et leur pardonna. Il fut bien plus content dans la suite, lorsqu'il vit qu'ils l'exécutoient constamment, et qu'elle leur donnoit chaque jour une nouvelle satisfaction de leur conduite, ou leur épargnoit de cuisans regrets.

Le petit Julien étoit un jour assis sur un banc de pierre, à côté de la porte de sa maison. Il avoit les yeux tout rouges encore des pleurs qu'il venoit de répandre ; et sa poitrine s'enfloit de profonds soupirs. Son oncle vint à passer, et lui demanda pourquoi il avoit un air si chagrin.

Je suis bien malheureux, lui répondit Julien. Je ne puis avoir une heure de repos. Mon père et ma mère trouvent toujours quelque reproche à me faire : tantôt c'est pour n'avoir pas rangé mes livres, ou nettoyé mon chapeau, tantôt pour avoir laissé les portes ouvertes ; et à pré-

sent même, ils viennent de me renvoyer à jeun, parce que je suis arrivé trop tard du jardin pour le dîner. Je suis trop à plaindre; je ne puis plus supporter d'être grondé si souvent.

Tu as raison, Julien, lui dit son oncle : cela doit être fort désagréable. Mais si tu veux, je vais te donner un moyen d'éviter ce désagrément.

Si je le veux, mon oncle, répliqua Julien ! Oh ! dites-moi, je vous prie, comment je dois m'y prendre.

Je vais te le dire, mon ami, repartit son oncle. Ecoute-moi. Tu n'as qu'à bien faire attention à ce

qui doit plaire à tes parens; et lorsque tu le sais, le faire toujours avant qu'ils te l'ordonnent. Par exemple, tu viens de me parler de livres en désordre, de chapeau poudreux, de portes ouvertes, et de te faire attendre aux repas : chacun de ces sujets t'a valu quelque réprimande. Eh bien, mon cher ami, range toujours tes livres en quittant le travail; n'entre jamais dans le salon sans avoir nettoyé ton chapeau quand il est sale; ferme les portes lorsque tu sors; et pars soudain au premier coup de la cloche. De cette manière, il ne pourra jamais t'arriver d'essuyer des reproches sur aucun de ces points. Tu en feras de même

pour les autres, à mesure que tu connoîtras là-dessus la volonté de tes parens. Je te réponds alors que tu ne seras grondé de ta vie : car s'il est fâcheux pour toi d'être repris par tes parens, il est bien plus fâcheux pour tes parens d'être obligés de te reprendre.

Julien fut frappé de la force de ces raisons. Il résolut de suivre les conseils de son oncle. Son premier soin fut d'éviter ce qui devoit fâcher son père ou sa mère. Il en vint bientôt à chercher à les prévenir sur ce qui pouvoit les flatter. Au lieu des reproches qu'il en recevoit auparavant, il n'en reçoit maintenant que des caresses. Son oncle ne

le trouva plus à côté de la porte, poussant des soupirs et versant des larmes : toutes les fois qu'il venoit le voir, il le trouvoit joyeux, dans les bras de ses parens.

La petite Elise de Monval, étoit une charmante enfant. Sa mère avoit été fort malade, et avoit reçu d'elle les soins les plus touchans pendant sa maladie. Le premier jour qu'elle sortit de son lit, Elise pleuroit de joie en la voyant debout. Sa mère la prit dans ses bras, foibles encore, et lui dit : O ma chère Elise, je ne saurois t'exprimer la douce satisfaction que me cause ta tendresse. Tu ne sais pas quel plaisir

c'est pour une mère d'avoir des enfans à qui elle peut donner tout son amour.

ÉLISE.

Et comment ne t'aimerois-je pas aussi de tout mon cœur, ma chère maman ? Ne vois-je pas que tu prends le plus grand soin de mon enfance, que tu quittes tes plaisirs pour m'apprendre à lire, à écrire et à travailler ; que tu te prives de mille choses pour me procurer ma nourriture et mes habits ? Et moi, je ne puis faire autre chose pour toi que de t'aimer.

mad. DE MONVAL.

Eh bien, ma chère Elise, voilà qui me récompense de toutes les

peines que ton éducation me donne. Je vois avec plaisir que tu pourras un jour dire à tes filles ce que je te dis à toi-même, car ceux qui savent aimer leur père et leur mère, sauront aussi se faire aimer de leurs enfans, lorsqu'ils en auront à leur tour. Allons nous asseoir sur ce sopha, et si tu veux, je te raconterai l'histoire d'une jeune demoiselle, bien digne de servir d'exemple à toutes les autres.

ÉLISE.

Oh oui, maman, je te prie, conte-moi cette histoire; j'ai tant de plaisir à t'en entendre raconter !

mad. DE MONVAL.

Lucette de Servigny avoit été

fort heureuse dès son enfance. Ce n'étoit pas seulement ses parens qui l'aimoient : tous les domestiques de la maison, les étrangers même que l'on y recevoit, avoient pris pour elle l'affection la plus tendre. On ne parloit que de la bonté de son caractère ; et jamais il ne s'étoit dit sur son compte un seul mot qui pût l'offenser.

Lucette jouissoit modestement de ce bonheur, lorsqu'il fut changé tout à-coup en un malheur extrême. Son père et sa mère, tout jeunes encore, furent attaqués en même temps d'une maladie différente, mais très-dangereuse. Leurs lits étoient dans la même chambre : ils

n'étoient séparés que par la chaise de Lucette, qui passoit toutes ses journées au milieu d'eux, pour leur prodiguer tour-à-tour les soins les plus tendres. Ces secours affectueux de leur fille chérie, adoucissoient bien leurs souffrances, mais ils ne purent venir à bout de les guérir. M. de Servigny resta perclus d'une jambe, et madame de Servigny ne se rétablit qu'avec une si grande foiblesse dans la vue, que, sans être absolument aveugle, elle pouvoit à peine distinguer les objets. Tu peux juger quelle fut la douleur de Lucette, en voyant ses parens dans cet état : mais elle eut le courage de la cacher à leurs yeux. Elle faisoit

tout ce qu'elle pouvoit pour paroître tranquille en leur présence, de peur de les attrister. Elle cherchoit sur-tout à n'avoir pas l'air d'être fatiguée des services pénibles qu'elle leur rendoit. Allons, mon papa, un petit tour de promenade dans la chambre vous fera du bien ; appuyez-vous sur mon épaule, et ne craignez pas de me blesser : lorsque j'étois bien petite, et que je ne pouvois pas marcher toute seule, vous aviez la bonté de me conduire; c'est à présent mon tour de vous soutenir. Elle couroit ensuite vers sa mère. Attendez, je vous prie, maman, vous pourriez vous blesser avec votre couteau ; laissez-moi

faire, je vais vous servir : autrefois que je ne pouvois rien faire pour moi-même, vous me faisiez manger de votre main : je n'aurai plus d'autre plaisir que de travailler pour vous, de vous faire des lectures amusantes, et de coudre toutes vos robes : je veux que vous ne soyez habillée que de ma façon.

C'est ainsi que Lucette se conduisit envers ses parens, jusqu'à ce qu'elle fût en âge d'être mariée. Elle auroit bien voulu passer toute sa vie à leurs côtés, uniquement occupée du soin de les servir. Mais ils l'engagèrent eux-mêmes à prendre pour époux un honnête homme, dont sa tendresse filiale lui avoit

gagné l'affection. Tous les momens qu'elle pouvoit dérober aux devoirs de son ménage, elle venoit les passer auprès de son père et de sa mère, veillant avec la plus grande attention à ce qu'ils ne fussent pas négligés par leurs domestiques. Lorsqu'elle eut des enfans, elle les amenoit auprès d'eux pour les récréer par leur joli babil, et les attendrir doucement par leurs innocentes caresses. Ces enfans, comme tu peux le penser, ne manquèrent pas de devenir aussi bons que leur mère, en recevant ses leçons et en profitant de ses exemples. Aussi, quand elle fut âgée, et qu'elle eut perdu l'usage de ses jambes et de ses yeux,

ils s'empressèrent de la servir, comme elle avoit elle-même servi ses parens.

ÉLISE.

Oh, maman! je suis bien aise d'avoir fait un peu comme Lucette, avant que j'eusse appris son histoire : mais à présent que tu me l'as racontée, ne serois-je pas bien coupable, si je manquois jamais à mes devoirs envers toi? Non, non, je m'en souviendrai toute ma vie pour mon instruction; et lorsque j'aurai eu le bonheur de te rendre quelque petit service, je me dirai : La bonne Lucette faisoit encore mieux.

Madame DE SAINVAL, HENRIETTE, sa fille.

HENRIETTE.

MAMAN, voudrois-tu bien me prêtér ce joli livre d'estampes, que tu me laissas feuilleter hier?

mad. DE SAINVAL.

Non, ma fille, je ne puis pas te le prêter aujourd'hui.

HENRIETTE.

Et pourquoi donc, maman?

mad. DE SAINVAL.

C'est que je l'ai prêté à quelqu'un.

HENRIETTE.

Ah! j'en suis bien fâchée.

mad. DE SAINVAL.

Tu ne seras plus fâchée, sans

doute, quand je te dirai que c'est à ta cousine Agathe que je l'ai prêté. Elle s'amuse beaucoup à le parcourir; et tu es sûrement bien aise que je lui fasse tout le plaisir qui est en mon pouvoir.

HENRIETTE.

Vraiment oui, j'en suis fort aise, maman. Elle est si aimable, et elle a tant d'amitié pour moi!

mad. DE SAINVAL.

Je savois bien, Henriette, que cela ne te feroit pas de peine.

HENRIETTE.

Pourvu cependant qu'elle ne le gâte pas.

mad. DE SAINVAL.

Il n'y a pas de danger avec elle.

Tu sais comme elle prend soin de toutes ses petites affaires. Mais quand il y auroit à craindre qu'elle n'y fît quelque dommage, seroit-ce une raison pour lui refuser ton livre, si elle te le demandoit?

HENRIETTE.

J'aurois bien de la peine à lui refuser quelque chose, maman; mais j'aurois bien de la peine aussi à voir gâter mes jolies estampes.

mad. DE SAINVAL.

Dis-moi, je te prie, n'as-tu jamais rien emprunté d'un autre?

HENRIETTE.

Pardonne-moi, maman.

mad. DE SAINVAL.

Et ce que l'on t'a prêté, l'as-tu

toujours rendu en aussi bon état que tu l'avois reçu?

HENRIETTE.

Oh non, maman, pas toujours. Hier encore, je brisai une roue du chariot de mon frère qu'il m'avoit prêté pour jouer dans le jardin. Il y avoit une grosse pierre que je ne voyois pas, parce que j'avois la tête tournée vers le chariot que je tirois, en courant de toutes mes forces. Patatras! La voilà qui me fit trébucher, et j'allai tomber à six pas au-delà. Heureusement je ne m'y cassai pas les jambes, mais le chariot y cassa l'une de ses roues.

mad. DE SAINVAL.

Serois-tu bien aise à présent que

ton frère ne voulût plus te prêter aucun de ses joujoux, dans la crainte qu'il ne t'arrivât encore de les gâter?

HENRIETTE.

Oh non, certes, cela me feroit bien de la peine.

mad. DE SAINVAL.

Tu vois que les enfans se joueroient un mauvais tour à eux-mêmes, s'ils refusoient de se prêter mutuellement leurs joujoux, sous prétexte qu'ils pourroient s'endommager. Vous n'auriez plus rien au service les uns des autres; et vous y perdriez tout juste la moitié de vos plaisirs.

HENRIETTE.

Oui, cela est vrai, maman.

mad. DE SAINVAL.

Il ne faut donc pas t'inquiéter d'avance, si tes joujoux pourroient se gâter, en les prêtant à quelqu'un de tes amis. Tu devrois alors te dire à toi-même : J'ai aussi gâté, par un accident, les joujoux d'un autre, et je serois bien fâchée que, par cette raison, l'on ne voulût plus m'en prêter. Ainsi s'il arrivoit quelque malheur aux miens en les prêtant, il faudroit bien m'en consoler. Tout ce que je ferois, ce seroit de prier mes amis de prendre bien garde de ne pas les endommager, et d'en avoir autant de soin qu'il leur seroit possible.

HENRIETTE.

Et ils y seroient obligés, n'est-ce pas, maman ?

mad. DE SAINVAL.

Oui, sans doute, ma fille ; et s'il en étoit quelqu'un qui ne fît aucune attention à ce qu'on lui prêteroit, et qui, par négligence ou par obstination, le laissât perdre ou gâter, alors je te conseillerois moi-même de ne lui rien prêter à l'avenir. Il mériteroit bien ce refus, parce que le malheur lui arriveroit non par accident, mais par sa propre faute. Et celui qui croit ne devoir donner aucun soin à ce qu'on lui prête, ne mérite plus, après sa faute, qu'on lui prête la moindre chose.

HENRIETTE.

Eh bien! voyez, j'avois déjà pensé tout cela de moi-même.

mad. DE SAINVAL.

Ce n'est pas tout; il est une autre chose à laquelle il faut penser.

HENRIETTE.

Et quoi donc, maman, je te prie?

mad. DE SAINVAL.

C'est que lorsque tu empruntes quelque joujou de tes amis, tu dois bien prendre garde, à ton tour, de ne pas le gâter, ou de ne pas le perdre, mais en avoir au contraire grand soin, et plus encore que s'il t'appartenoit. Car s'il lui arrivoit quelque malheur par ta faute, je serois la première à dire à tes amis

de ne te rien prêter davantage : cela ne seroit-il pas juste ?

HENRIETTE.

Hélas, oui ; je suis forcée d'en convenir.

mad. DE SAINVAL.

Tu vois, par tout ce que nous venons de dire, que pour être en droit de demander quelque chose aux autres, il faut être porté à leur accorder ce qu'ils nous demanderoient à leur tour. Outre le plaisir que l'on trouve naturellement à les obliger, n'est-ce pas un grand avantage de pouvoir compter sur leurs services ?

HENRIETTE.

Oh oui, maman, je le sens bien :

c'est comme s'il n'y avoit autre chose à faire que d'être bonne pour être heureuse.



TABLE.

LYDIE DE GERSIN.

FIN DE LA TABLE.

